95. Val Richer, Vendredi 20 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Diplomatie, Politique (Angleterre), Politique (Internationale), Relation François-Dorothée, Réseau social et politique

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-07-20
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe ne commençais jamais à vous écrire qu’avec un sentiment triste.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°137/172

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 316, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/199-203

Nature du documentLettre autographe

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1670?context=pdf

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°95. Vendredi soir 20. 9 heures

Je ne commençais jamais à vous écrire qu'avec un sentiment triste. Il diminuait en vous écrivant ; mais au premier moment, je sentais si amèrement la séparation ! Aujourd'hui, j'ai le cœur joyeux. Et je l'aurai plus joyeux à chaque lettre. Je suis en voyage. Je marche vers vous. La malle poste a fait, dans son itinéraire, un changement qui me plaît fort. Elle partait de Lisieux à 2 heures et s'arrêtait une heure en route à Evreux. Cette heure là m'était insupportable. Maintenant elle part à 4 heures et ne s'arrête plus du tout. Une fois monté en voiture le 30, je n'en descendrai que le 31, dix minutes après avoir passé sous vos fenêtres, dans les Champs Elysées. J'aime que vous soyez toujours sur mon chemin. Il fait beau ; mais le chaud n'est pas revenu. Je ne veux pas qu'il revienne. Je ne veux pas que vous vous pâmiez de fatigue pendant que je serai à Paris. Vous est-il resté de cette chaleur encore un peu plus de faiblesse ? J'espère que non.
Avez-vous recommencé à manger ? Si vous saviez quels appétits je vois en Normandie ! C'est grand dommage que je ne dîne pas avec vous. Je suis sûr que je vous ferais manger le double. Le Ministère anglais a raison de ne pas vouloir que Lord Durham étale à Quebec ses bijoux. On est trop heureux d'avoir de pareils préjugés populaires à ménager. Mais convenez qu'il n'y a qu'heur et malheur. Je ne sais ce qu'a été le procès de ce M. Turton ; mais je doute qu'il ait pu être plus scandaleux que celui de Lord Melbourne contre M. Norton. Et Lord Melbourne chassera M. Turton à cause de son procès. A la vérité Lord Melbourne a gagné le sien. A propos, quel est le Hügel qui s'est battu à Stuttgart avec Mühlinen ? Est-ce le diplomate ou le voyageur ? Voici la filiation de mon à propos. Un procès scandaleux ; un scandale sans procès ; Lady Elizabeth Harcourt ; Hügel, le voyageur Adieu pour ce soir. Je vais me coucher. Je suis encore enrhumé du cerveau. C'est un grand ennui. Adieu pourtant.

Samedi 7 h. 1/2
Pourquoi M. Ellice vient-il à Paris en ce moment où il n'y a personne ? Je ne lui vois aucune raison d'amusement, de société. Y en a-t-il quelqu'une d'affaire ? Tient-il plutôt à telle ou telle partie du Cabinet qu'à telle autre ? Je ne sais pourquoi je vous fais ces questions. Je ne veux plus vous faire de questions ! Dans dix jours, vos réponses me viendront bien plus agréablement. Oui, dans dix jours. Que nous sommes de chétives créatures, à la merci de nos impressions. Ces dix jours ne me paraissent rien du tout. Et pourtant Dieu sait si je les vois s'écouler impatiemment. Mais il y a une impatience joyeuse qui abrège le temps. C'est la mienne aujourd'hui. En conscience, vous ne pouvez exiger d'Appony qu'il aime les Russes. L'Autriche me paraît dans cette désagréable position d'être essentiellement gouvernée dans sa politique par la crainte, crainte russe, crainte française, crainte pour l'Orient, crainte pour l'Italie ; en Allemagne même, un peu de crainte Prussienne. Le mouvement ascendant n'est pas de son côté. Mais que tout est lent pour les grandes choses ! Depuis le 17e siècle, l'Autriche décline. Elle en a pour longtemps à décliner de la sorte.

10 h.
J'ai tort. C'est vrai. Vous avez eu bien des représentants constitutionnels à faire

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1670?context=pdf

danser. Et Léopold a tort aussi, et bien plus tort de ne pas revenir vous voir. Je suis charmé que M. Ellice reste jusqu'à mon arrivée. Il m'enseignera notre Ministère, comme M. Croker notre révolution. Adieu. Nous irons prendre de l'air ensemble à Longchamp.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 95. Val Richer, Vendredi 20 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-20.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 10/11/2025 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1670

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 20 juillet 1838
Heuresoir 9 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

47

Je ne commençais jamais à vous écrire qu'avec un sentiment triste. Il diminuait en vous écrivant ; mais au premier moment, je sentais si vivement la séparation ! Aujourd'hui, j'ai le cœur joyeux. Et je l'aurai plus joyeux à chaque lettre. Je suis en voyage. Je marche vers vous. La malle poste a fait, dans son itinéraire, un changement qui me plaît fort. Elle partait de Lisieux à 2 heures, et s'arrêtait une heure en route, à Evreux. Cette heure là m'était insupportable. Maintenant, elle part à 4 heures, et ne s'arrête plus du tout. Une fois monté en voiture, le 30, je n'en descendrai que le 31, dix minutes après avoir passé sous vos fenêtres, dans les Champs Elysées. J'aime que vous soyiez toujours sur mon chemin.

Il fait beau ; mais le chaud n'est pas revenu. Je ne veux pas qu'il revienne. Je ne veux pas que vous vous pâmiez de fatigue pendant que je serai à Paris. Vous est-il resté de cette chaleur encore un peu plus de faiblesse ? J'espère que non. Avez-vous recommencé à manger ? Si vous saviez quel appétit je vois en Normandie ! C'est grand dommage que je ne dîne pas avec vous. Je suis sûr que je vous ferais manger le double.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1670?context=pdf

Le Ministère anglais a raison de ne pas vouloir que lord Durham étale à Québec ses bijoux. On est trop heureux d'avoir de pareils préjugés populaires à ménager. Mais convenez qu'il n'y a qu'heur et malheur. Je ne sais ce qu'a été le procès de ce M. Sutton ; mais je doute qu'il ait pu être plus scandaleux que celui de lord Melbourne contre M. Norton. Et lord Melbourne chassera M. Sutton à cause de son procès. À la vérité lord Melbourne a gagné le sien.

À propos, quel est le Hügel qui s'est battu à Stuttgart avec Mühlinen ? Est-ce le diplomate ou le voyageur ? Voici la filiation de mon à propos. Un procès scandaleux ; un scandale sans procès ; Lady Elizabeth Harcourt ; Hügel le voyageur.

Adieu pour ce soir. Je vais me coucher. Je suis encore enchaîné du cerveau. C'est un grand ennui. Adieu pourtant.

Samedi, 7 h. ½

Pourquoi M. Ellice vient-il à Paris en ce moment où il n'y a personne ? Je ne lui vois aucune raison d'amusement, de société. Y a-t-il quelque affaire ? Tient-il plutôt à telle ou telle partie du cabinet qu'à telle autre ? Je ne sais pourquoi je vous fais ces questions. Je ne vous fais plus vous faire de questions. Dans dix jours, vos réponses me viendront bien plus agréablement. Oui, dans dix jours.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1670?context=pdf

Que nous sommes de chétives créatures à la merci de nos impressions! Les six jours ne me paroissent rien du tout. Et pourtant Dieu sait si je les vois s'écouler impatiemment. Mais il y a une impatience joyeuse qui abrège le temps. C'est la même aujourd'hui.

En conscience, vous ne pouvez exiger d'Appony qu'il aime les Russes. L'Autriche me paroit dans cette désagréable position d'être essentiellement gouvernée dans sa politique par la crainte; crainte Russe, crainte française; crainte pour l'Orient, crainte pour l'Italie; en Allemagne même, un peu de crainte Prussienne. Le mouvement attendant n'est pas de son côté. Mais que tout est lent pour les grandes choses! Depuis le 17.e siècle, l'Autriche décline. Elle en a pour longtemps à décliner de la sorte.

10 h.

Vais lire. C'est vrai. Vous avez eu bien des représentations, conférences à faire depuis. Et Léopold a lui aussi, et bien plus lui, de ne pas revenir vous voir. Je suis charmé que M. Ellis reste jusqu'à mon arrivée. Il m'enseignera notre diplomatie, comme M. Crokes notre administration. Adieu. Nous irons prendre de l'air ensemble à Longchamp.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1670?context=pdf